

DU ROYAUME D'ABOMEY VERS LES RIVES DES AMERIQUES: APERÇU DES MEMOIRES CULTURELLES DE TROIS SIECLES DE CONTACTS

Cossi Zéphirin Daavo¹

RÉSUMÉ: Pour satisfaire leurs ambitions de grandeur, les rois d'Abomey, du fondateur Houégbadja au dernier souverain Agoli-Agbo, ont étendu leur territoire le plus loin que possible. Pour y parvenir, ils ont dû mené de fréquentes guerres au cours desquelles leurs soldats ramenaient des nombreux prisonniers. Une bonne partie de ces hommes, femmes et enfants capturés dans les villages et les hameaux des peuples mahi, nago et autres, ont été vendus comme esclaves aux négriers européens qui les vendront à leur tour au-delà des mers où ils seront condamnés aux travaux les plus durs. De même, un mécanisme des plus répressifs était mis en place par les maîtres pour amener ces esclaves à oublier leurs origines et leurs cultures. Mais cette entreprise d'aliénation culturelle a eu un impact limité sur les victimes qui ont su astucieusement conservé une bonne partie des héritages religieux et artistiques d'Afrique. La traite négrière a complètement cessé à la fin du XIX^{ème} siècle, suite à la destruction de la royauté d'Abomey par le colonisateur français. Mais les souvenirs sont encore présents aussi bien en Afrique que dans les amériques car, les descendants des paisibles villageois qui ont été capturés et vendus s'en souviennent, de la même manière que les arrières petits-fils des esclaves vendus dans les Amériques. Chez ces derniers, les pratiques culturelles actuelles portent toujours les marques des origines africaines. Ainsi, le devoir de mémoire est une nécessité pour les divers acteurs du système esclavagiste. Mais celui-ci devrait se muer en devoir de solidarité car, devenus des égaux, tous sont confrontés aux problèmes du monde contemporain qu'ils ne pourront surmonter qu'à travers un partenariat basé sur des actions concrètes.

Mots clés: esclavage; mémoire; Afrique; Amériques.

ABSTRACT: To satisfy their ambitions of grandeur, the kings of Abomey, through the founder Houégbadja the last ruler Agoli-Agbo, have extended their lands as far as possible. To achieve this, they had led to frequent wars in which their soldiers brought back many prisoners. Much of these men, women and children captured in the villages and hamlets, peoples Mahi, Nago, and others were sold as slaves to European slave traders who in turn sell them beyond the seas. Similarly, one of the most repressive mechanism was set up by the masters to bring the slaves to forget their origins and cultures. But this business of cultural alienation has had a limited impact on victims who have cleverly preserved a lot of religious and artistic heritage of Africa. The slave trade has completely ceased in the late nineteenth century, following the destruction of the kingdom of Abomey by the colonial French. But the memories are still present both in Africa and the Americas as the descendants of the peaceful villagers who were caught and sold recall, in the same manner as their great grand-sons sold as slaves sold in the Americas. Among these, the current cultural practices are always marks the african origins. Thus, the duty of memory is a necessity for the various actors of the slavery system. But it should be transformed into solidarity duty because of their becoming equal, make all of them face problems of the contemporary world that they can overcome only through a partnership based on concrete actions.

Keywords: slavery; memory; Africa Americas.

¹ Anthropologue, conservateur de musée, en service à la Direction du patrimoine culturel du Bénin.

Introduction

Le présent article résulte d'une conférence donnée à l'édition 2005 du Salon du livre de la Guadeloupe, qui a été organisé sur le thème: " Origines et culture ". Ce thème est d'une pertinence indiscutable car un peuple sans origine est comme un navire sans boussole. C'est pour cela qu'en prélude aux détails sur les relations entre Abomey et les Amériques, et sachant que de nombreux ressortissants des Antilles et des Caraïbes proviennent d'Afrique, il me paraît nécessaire de présenter quelques aspects de la royauté d'Abomey et des rouages de son fonctionnement, en guise d'exemple de pouvoir royal africain de la période pré-coloniale.

En effet, au cours de mes six années de séjour à Abomey en qualité Conservateur de musée, de 1998 à 2004, j'ai eu l'heureuse opportunité d'accéder à des informations que je qualifierai de précieuses, qu'elles soient orales ou écrites. Mieux encore, j'ai vu le déploiement sur le terrain, des suites actuelles de la monarchie avec tout ce qu'elle recèle en matière d'intrigues, mais aussi de charme.

Houégbadja le Fondateur, 1645-1685

Fils de Ganyéhessou, premier chef des Fon venus d'Allada non loin de la côte Atlantique pour s'installer à Houawé, Houégbadja s'éloigne d'une dizaine de kilomètres vers le nord et fonde Abomey qui deviendra la capitale de l'un des plus puissants royaumes de l'Afrique occidentale. En effet, sur sa nouvelle terre d'accueil, il réussit par la ruse à convaincre les populations autochtones guédévi de sa capacité à les conduire en tant que chef. Il définit les règles de fonctionnement de la nouvelle entité politique et organise son fonctionnement. Entre autres lois, il est prescrit à chaque roi de "Faire le Danxomé toujours plus grand". Les ambitions ainsi affichées seront largement partagées par les successeurs de Houégbadja

Akaba et l'origine du nom DANHOME, 1685-1708

Selon la tradition, Akaba a échappé au piège du chef Dan qui vivait sur les lieux avant l'arrivée de Houégbadja et ses partisans. Ce chef voulait l'éliminer pour étouffer les ambitions de ses hôtes devenus gênants. Pour ce venger, Akaba le tue et construit sa case sur son tombeau ou dans son ventre (DAN-HOME).

Devenu roi à un âge avancé, Akaba fit quelques guerres et agrandit un peu le territoire du royaume vers le sud.

Agadja le roi Conquérant, 1708-1728

Agadja succède à son frère Akaba car le prince héritier n'avait que 10 ans. Poursuivant l'extension du royaume entreprise par son prédécesseur, il soumet les rois d'Allada et de Savi et étend le royaume jusqu'au littoral. Il se retrouve ainsi en contact direct avec les Européens installés à Ouidah pour le commerce. Mais Agadja échoue contre le roi d'Oyo et se voit imposer le paiement annuel d'un tribut: 41 jeunes gens, 41 jeunes filles, 41 fusils, 41 barils de poudre, 41 ballots de pagne, 41 paniers de perles ou de corail, 41 béliers, 41 chèvres, 41 coqs, 41 poules.

Tégbéssou le roi-dieu, 1728-1775

Il est très attaché aux valeurs religieuses qu'il s'est considérablement investi à acquérir pour le bénéfice de son royaume. Il est reconnu pour sa puissance surnaturelle et sa capacité à accomplir des miracles. Peu préoccupé par les exploits guerriers, il put cependant consolider la domination aboméenne sur les populations côtières.

Kpingla, 1775-1789

Le prince Gnansounou succède à son frère Tégbéssou sous le nom de Kpingla. Il eut des succès militaires à Ekpè (au sud-est) et sur les Houéda du sud-ouest, ce qui lui permit d'accroître le commerce des esclaves.

Agonglo le roi humaniste, 1789-1797

Le règne d'Agonglo a été marqué par des instabilités au plan interne, notamment des conflits plus ou moins ouverts avec les institutions religieuses. Il réussit tant bien que mal à pacifier la situation grâce à son calme de son tempérament. De même, il adopte des réformes en faveur de la classe populaire. Notamment, il supprime les taxes sur le commerce avec Ouidah et fait cesser l'utilisation du bâillon qui faisait atrocement souffrir les prisonniers. Il se montre généreux envers ses soldats qui remportent alors une importante victoire sur les mahi.

Adandozan , le roi controversé, 1797-1818

Perçu à tort ou à raison dans certains milieux princiers d'Abomey comme le plus cruel de tous les rois, Adandozan alla plus loin dans les réformes entreprises par son père Agonglo. Il voulut par exemple que les membres de la famille royale fassent l'expérience de



l'esclavage et alla jusqu'à vendre comme esclave la mère de son frère Gankpé (futur Guézo). Aussi, s'oppose-t-il au tribut versé au roi d'Oyo ainsi qu'au commerce des esclaves pratiqué par les européens. Accusé de violer les lois du royaume, il fut destitué grâce à la complicité de Francisco Félix de Souza avec qui il était en désaccord. Le principal bénéficiaire de cette destitution n'était personne d'autre que son frère Gankpé qui lui succéda sous le nom de Guézo.

Guézo le roi libérateur, 1818-1858

Arrivé au trône, Guézo fit rechercher sa mère au Brésil avec l'aide de son ami Francisco Félix de Souza, qui la retourna à Abomey. Il mena avec succès de nombreuses guerres au cours desquelles il réussit à battre les Yorouba d'Oyo et mettre fin au tribut en vigueur depuis un siècle. Il érige en troupe régulière l'armée des amazones qui lui permettent de vaincre le roi Komlan d'Atakpamè (dans l'actuel Togo). Mais il échoue contre les yorouba d'Abéokouta.

Au plan économique, Guézo a été très actif dans le commerce des esclaves en même temps qu'il a développé la plantation du palmier à huile, la culture du maïs, du manioc, du bananier, des arachides.

Glèlè, le roi de la transition vers le déclin, 1858-1889

L'avènement de Glèlè marque la transition entre la période de gloire de Guézo et la destruction du royaume par les français qui se faisaient déjà plus présents sur le territoire avec des ambitions plus ou moins claires de domination. Il se montre coopératif avec les français et signe des traités favorables à leur présence sur le territoire du royaume.

En 1886, ses troupes réussirent difficilement à détruire le royaume de Kétou avec lequel ses prédécesseurs avaient des relations assez cordiales.

Tombé malade vers la fin de son règne, le prince héritier Kondo lui suppléa dans l'exercice du pouvoir. C'est à ce titre que le futur Béhanzin reçut sans ménagement au palais une délégation française qui dut se retirer dans la précipitation.

Gbèhanzin le résistant, 1889-1894

Succédant à son père, il confirme très tôt son hostilité à la présence française sur son territoire, remettant ainsi en cause les traités signés par son père. Les affrontements militaires ne tardent pas à surgir. Mais la supériorité matérielle de l'armée française eut raison de la détermination des soldats de Gbèhanzin conduits par

son frère Goutchili (futur Agoli-Agbo). Vaincu, le roi se rend aux français en 1894 et fut exilé en Martinique, puis en Algérie où il mourut en 1906.

Agoli-Agbo, le dernier roi 1994-1890

Désigné par l'autorité coloniale française pour accéder au trône Agoli-Agbo dut se plier, non sans amertume, à la restriction de son autorité. Il eut néanmoins le temps de célébrer les funérailles de Glèlè et d'entreprendre la reconstitution des biens culturels royaux détruits ou pillés lors de la prise d'Abomey par l'armée française. En peu de temps des incompatibilités de prérogatives apparaissent entre les représentants du pouvoir français et le roi. A son tour, il fut destitué et exilé au Gabon. Il sera ramené au Dahomey quelques années plus tard pour finir ses jours.

Mise au point

Tel est, en quelques lignes, le contexte social et historique dans lequel se sont déroulés les trois siècles de contacts entre Abomey et les Amériques. Ces contacts ont eu aux deux pôles, des répercussions aux plans politique, économique et culturel tant pendant les périodes difficiles que celles apaisées d'après l'abolition de l'esclavage.

Je voudrais signaler en passant, à l'attention de ceux qui ne le savent peut-être pas encore, que malgré le caractère purement symbolique de l'actuelle royauté d'Abomey, elle continue de susciter de vives passions pouvant même dégénérer en affrontements physiques de plusieurs camps, suivis parfois de pertes en vies humaines.

En effet, il y a eu un moment (début 1999 à début 2010) à Abomey deux rois dont les partisans respectifs se partageaient la population de la ville et de ses environs. L'un (Béhanzin Houédogni), officiellement reconnu par le gouvernement, était autorisé à faire ses cérémonies au palais central, c'est-à-dire sur les cours du musée. L'autre (Agoli-Agbo Dédjalagni), pour les mêmes types de cérémonies, se contentait du cadre offert par le palais personnel du premier des chefs de sa lignée. L'une des causes de cette situation est l'avènement du principe de rotation sur le trône royal qui voulait que chaque bénéficiaire occupe cette fonction pour une durée de 5 ans non renouvelables. Contraire aux pratiques ancestrales, cette règle n'a jamais pu être correctement appliquée.

Mais, depuis mars 2010, un consensus semble s'être dégagé au profit d'Agoli-Agbo Dédjalagni que de nombreux princes et dignitaires ont retenu pour occuper à

vie le trône de leurs puissants ancêtres rois d'Abomey.

Ces précisions sur l'état actuel du pouvoir royal permettront de comprendre qu'à Abomey, la royauté avec son pouvoir illimité et sa grande ampleur relève du passé. Le roi actuel est une autorité morale chargée de perpétuer les traditions religieuses et les cérémonies d'hommage aux anciens rois. Mais, les idées et pratiques anciennes, notamment les intrigues et querelles autour du trône, sont dans une certaine mesure, toujours en vigueur au sein des institutions résiduelles et symboliques d'aujourd'hui.

Ensuite, les symboles hérités de ce royaume contribuent pour une grande à la formation de l'identité culturelle du Bénin actuel. Par exemple, l'allégorie de la jarre trouée du roi Guézo est fréquemment utilisée dans les milieux politiques du Bénin pour inviter tous les citoyens à s'unir pour bâtir la nation dans la paix. A chaque occasion, les béninois sont donc invités, comme l'avait fait Guézo à l'endroit de ses sujets de l'époque, à boucher de leurs doigts la jarre trouée afin qu'elle puisse contenir de l'eau, c'est-à-dire à dépasser les clivages ethniques, religieux et politiques pour construire le pays.

La même jarre trouée surmonte le monument de l'unité africaine érigé au coeur de la ville de Bamako (Mali). Il s'agit là d'une autre illustration de la grandeur de l'oeuvre de Guézo, qui avait su concilier les mécontentes de son pays, et a transmis aux futures générations la recette symbolique de son temps, afin qu'elle puisse servir de repère. Ainsi, l'exportation de la culture d'Abomey, qui s'est faite dans la douleur à travers les esclaves, se réalise aujourd'hui par des canaux nobles et paisibles.

De même, le patrimoine culturel hérité du royaume



Symbole de la jarre trouée, relief sur un mur du palais de Guézo

s'affirme de plus en plus comme le témoins le plus marquant de l'art traditionnel du Bénin, tant à l'intérieur du pays qu'à l'échelle internationale. De nombreuses travaux de recherche et des expositions y sont consacrés, qui mettent en exergue l'authenticité des biens étudiés, bien la richesse plastique la dimension sacrée de de l'art d'Abomey. Le site des palais royaux d'Abomey est classé patrimoine mondial de l'UNESCO. L'une des expositions, intitulée "Artistes d'Abomey", a eu lieu du 10 novembre 2009 au 31 janvier 2010 au Musée du Quai Branly à Paris. Le principal objectif de ce travail sur l'art de cour d'Abomey est de contribuer à sortir de l'anonymat les anciens artistes qui en sont les auteurs, comme le montrent les articles du catalogue publié à cet effet. En raison de son originalité, l'exposition est demandée au Brésil, aux Etats-Unis et ailleurs dans le monde où elle connaîtra une itinérance internationale exceptionnelle.

Cette expérience est une belle illustration des nouvelles formes de relation souhaitables entre l'Afrique et les Amériques, qui permettront de sceller un renouveau fraternel entre des peuples qui ont connu un passé tragique dont les souvenirs sont encore vivaces dans de nombreuses mémoires.

Les contacts entre le Dahomey et les Amériques

La période pré-aboméenne

Avant le XVII^{ème} siècle, alors que le royaume d'Abomey n'était pas encore né, il existait dans le sud de l'actuel République du Bénin des entités politiques qui commerçaient déjà avec les premiers européens parvenus sur la côte. C'est à eux qu'on doit les premières tentatives en matière de commerce des esclaves. Il s'agit principalement des royaumes d'Allada et de Savi. En plus des esclaves, Allada exportait de l'ivoire, des toiles tissées, de l'huile de palme, des ignames, et d'autres provisions utiles sur les bateaux négriers.

La participation du royaume de Savi au commerce des esclaves a été révélée au cours des années 1990 où les fouilles archéologiques de l'Américain Kelly sur les sites de cette ancienne capitale du royaume Houéda du même nom, ont permis de découvrir des outils et articles liés au trafic négrier. Il s'avère donc qu'avant sa destruction en 1727 par les soldats du roi Agadja d'Abomey, Savi a pratiqué le commerce des esclaves et a pu accumuler des richesses qui lui attireront la jalousie de ses voisins.

La période aboméenne



Dès sa naissance au milieu du XVII^{ème} siècle, le royaume d'Abomey a affirmé ses intentions hégémoniques en entreprenant de soumettre à son autorité les populations environnantes et du sud de son territoire.

Au cours des années 1720, le roi Agadja a pu s'imposer à ses homologues d'Allada et de Savi et étendre son royaume jusqu'à la côte. Cette domination a été renforcée par les successeurs d'Agadja qui finissent par se rendre définitivement maître de toutes les activités commerciales sur la côte qu'ils ont alors réorganisé à leur manière.

En dehors de Bbêhanzin et Agoli-Agbo qui ont régner à une période où le commerce des esclaves était déjà aboli, chaque roi d'Abomey menait presque tous les ans une campagne à l'issue de laquelle les esclaves capturés étaient classés en deux catégories. Ceux qui ont des qualifications à caractère religieux, artistique ou technique, étaient retenus au service de la royauté. S'ils se montrent par la suite brillant dans l'exercice de leurs aptitudes, ils pouvaient être ennoblis et avoir les mêmes privilèges que les princes. Ceux de la deuxième catégorie étaient conduits à Ouidah et vendus aux négriers européens.

La participation d'Abomey au commerce des esclaves avec les européens a commencé au début du XVIII^{ème} siècle et s'est poursuivi jusqu'à l'abolition de ce trafic en 1848. Son intensité a varié suivant les rois et les contextes historiques des échanges. Il est par exemple connu que sous le roi Agonglo, des réformes ont été amorcées pour rendre un peu plus humain les traitements subis par les esclaves. Ces réformes se sont poursuivies avec Adandozan qui pensait que les princes devraient aussi être vendus comme esclaves. Il s'est même opposé aux européens qu'il a essayé d'empêcher de poursuivre ce type d'activité.

Par contre, Guézo a intensifié le commerce des esclaves grâce aux services de son ami Francisco Félix de Souza, un descendant d'esclave revenu du Brésil. Malgré qu'il soit bien informé des tenants et aboutissants de ce trafic dont ont été déjà victimes ses parents, de Souza ne l'a pas répugné, il y a plutôt pris part activement dès que cette opportunité s'est offerte à lui, révélant ainsi un des paradoxes de la nature humaine.

Provenances au Dahomey et destinations des esclaves aux Amériques

Les ambitions de domination des rois d'Abomey, avec, entre autres choses, les besoins croissants en armes qui en découlent, et la forte complicité des compagnies d'achat, sont, dans les cas d'Abomey, les princi-

aux facteurs internes qui ont favorisé la naissance et le développement du commerce des esclaves. Les localités où ces esclaves étaient capturés sont principalement celles des Mahi au nord, et des Yoruba à l'est.

Les mahi de Savalou et de Dassa sont connus pour leurs résistances aux envahisseurs venus d'Abomey. Ils connaîtront cependant des défaites à partir de 1758 où le village de Gbowèlè fut pris et tous les survivants faits esclaves.

Les Yoruba de Savè ont eux aussi pu échapper pour un temps aux campagnes esclavagistes d'Abomey, et n'ont véritablement capitulé que sous le règne de Guézo (1818-1858). De nombreux habitants de Savè ont alors été faits esclaves.

Le ravitaillement du marché en esclaves a eu lieu aussi à partir de Kétou, mais à une époque plus tardive. Ce royaume n'a été soumis par les soldats d'Abomey qu'en 1886 après plusieurs assauts difficiles et coûteux en vies humaines du côté des envahisseurs.

La localité d'Ekpè (au sud-est) a aussi subi les assauts des aboméens sous le roi Kpingla qui a pris la localité et capturé de nombreux prisonniers grâce auxquels il a accru ses activités en cette matière.

Ce bref aperçu des localités victimes de la quête d'esclaves montre que les envahisseurs n'ont pas toujours la tâche aisée face aux braves populations qu'ils affrontent au cours de leurs agressions. Mais, la destruction des villages a chaque fois engendré la désintégration des cultures portées par leurs habitants. Celles-ci se retrouvent de ce fait confrontées à des menaces de disparition, ajoutant ainsi aux malheurs des peuples innocemment pourchassés et traqués.

De même, les esclaves transférés malgré eux vers les rives des Amériques poursuivront la résistance au cours de leurs séjours sur les chantiers agricoles et miniers de leurs maîtres, à Cuba, en Martinique, en Amérique du Sud, au Brésil, en Guadeloupe, à Haïti, etc. Ici, il s'agit surtout d'une lutte pour la préservation des valeurs culturelles des lieux de provenance. C'est pour cela qu'il existe aujourd'hui de nombreux traits culturels communs entre les descendants actuels de ces esclaves et les peuples d'Afrique de l'ouest et du centre. Le jazz, le reggae, la salsa devenue rumba au Congo, en sont quelques exemples.

Victimes et bénéficiaires de l'esclavage

Les victimes

Que le commerce des esclaves ait causé de multiples dégâts, personne ne peut le nier. Mais il demeure impossible, à l'état actuel des recherches, de chiffrer ces



méfais avec précision. Toutefois, on sait, d'une part que ces dégâts sont d'ordre matériel et humain, d'autre part, qu'ils se situent à deux niveaux :

Le premier est celui des esclaves eux-mêmes, qui sont capturés et transportés dans les conditions les plus inhumaines: 50% d'entre eux perdaient leur vie pendant la traversée de l'Atlantique. Les survivants que les maîtres déversaient dans les plantations de sucre et de tabac travaillent dans des conditions très dures et étaient privés de toute liberté, même de celle de pratiquer la religion de leur pays d'origine. Il leur était interdit "tout exercice public d'autre religion que de la catholique, apostolique et romaine" (Article 3 du Code noir).

Le deuxième niveau des méfaits est celui des familles et localités auxquelles sont arrachés les bras valides destinés à l'esclavage. Ne disposant plus de ressources humaines adéquates pour produire et pouvoir subvenir aux besoins vitaux, elles se retrouvent dans un tel état de désolation et de misère que certains en mouraient. C'est ainsi par exemple que le Roi Lintonon Gbaguidi VII de la localité mahi de Savalou s'est suicidé en réaction contre le transfert forcé de ses sujets vers Abomey. L'anniversaire de ce suicide est célébré à Savalou le premier novembre de chaque année.

Ainsi, aussi bien dans les villages et hameaux d'Afrique que sur les terres d'accueil des Amériques, l'esclavage a engendré d'atroces souffrances, la privation des droits et la mort, tout cela au profit d'une minorité de monarques africains et de bourgeois européens sans égard pour le genre humain.

Les bénéficiaires de l'esclavage

En se dirigeant vers les côtes africaines, les navires français, portugais, espagnols, hollandais et autres, allaient se ravitailler en main d'œuvre appropriée pour les durs travaux des plantations de canne à sucre et champs de coton des Antilles où les ouvriers indiens résistent très peu aux intempéries et conditions de vie. Par le fait de ces bras noirs donc, ces espaces de production sont devenus plus rentables. Il s'agit pour les Maîtres d'une "main d'œuvre servile importée massivement d'Afrique subsaharienne" (Code noir, p. 9).

L'esclavage a donc indiscutablement enrichi les puissances européennes comme la France: "Ainsi des villes entières comme Bordeaux, La Rochelle ou Nantes se sont enrichis grâce à la traite des Noirs tandis que des fortunes se bâtissent dans les plantations sucrières des Antilles" (Code noir, p. 6).

Pour le royaume d'Abomey, les avantages tirés de l'esclave ne sont pas du même ordre et n'ont pas la même ampleur. En effet, il existait deux catégories de prison-

niers de guerre: ceux utilisés sur place dans les champs et plantations royaux ou service du palais, et ceux transférés à Ouidah pour être vendus comme esclaves.

Dans la première catégorie, un esclave qui se montre laborieux ou bien compétent à la tâche peut conquérir la liberté et même bénéficier des mêmes privilèges que les princes. La deuxième catégorie intervient dans les échanges avec les négriers et permet au roi d'obtenir des biens considérés comme précieux, et surtout les armes nécessaires pour accroître la capacité offensive de l'armée royale. Ici l'esclave permet de renforcer le prestige et la puissance du pouvoir royal, en d'autres termes, de disposer de moyens plus performants pour élargir le pays. Aujourd'hui, cette royauté n'existe plus, elle a disparu par le fait des colonisateurs qui, dès la cessation définitive de l'esclavage, ont entrepris d'occuper le territoire de l'ancien royaume et de dissoudre toute autre autorité que la leur.

Le transfert de valeurs culturelles du Dahomey aux Amériques

On peut éloigner un homme de son pays, de son village, de ses parents, mais l'on ne pourra jamais le priver de ses croyances, moins encore de sa culture, sauf à lui ôter la vie. Ainsi, à l'issue de la longue aventure des esclaves à travers les océans, les survivants se retrouvent, sous l'effet de la nostalgie, imbus des valeurs culturelles desquelles découle leur essence d'homme. Certes, dans le nouveau cadre géographique, ces repères se trouvent amputés de certains éléments, mais l'essentiel a survécu aux tortures et privations liées au statut d'esclave.

L'élément le plus connu de cette culture d'exil est la religion vodou ou orisha. Ces deux terminologies proviennent des langues des deux principales ethnies d'origine des esclaves vendus par les rois d'Abomey. Une étude comparative effectuée par Pierre Verger montre une grande similitude entre les pratiques du vodou du Dahomey et celles de Bahia au Brésil, tant au niveau des rituels d'initiation que des manifestations populaires des adeptes du orisha.

La même ressemblance s'observe au niveau des récits portant sur l'origine du vodou. Par exemple, sur le caractère vindicatif du Lègba ou Eeshu, le récit faisant état de deux amis inséparables allant assister à une réjouissance dans un village voisin et d'un personnage coiffé d'un bonnet à deux couleurs (blanc du côté droit et rouge du côté gauche) se retrouve au Brésil où il est dit que les deux amis ont leurs champs l'un à côté de l'autre, séparés par un chemin.

On pourrait aller plus loin dans la remontée aux



souches des cultures des Amériques en citant les exemples du Zomadonou, plus haute divinité du panthéon vodou d'Abomey, et du Sapkata qui proviennent tous des localités mahi de Savalou. Ces deux divinités sont aussi présentes du côté des Amériques.

Ces quelques exemples sont cités pour montrer comment le transfert de valeurs culturelles s'est parfois opéré de façon directe et quasi parfaite. Ce sont aussi des preuves que les peuples de l'ex Dahomey et des Amériques sont liés par l'histoire et la culture, qu'ils sont pour cela des frères et devront le réaffirmer davantage.

Les actualités du transfert des hommes et des cultures

La fin du XXème siècle a été marquée par l'accroissement des manifestations anti-esclavagistes et des luttes pour la valorisation des vestiges issus du commerce des esclaves. Au Bénin, un projet dénommé route de l'esclave a été lancé en 1992 par le Président Nicéphore Soglo en présence du Directeur général de l'Unesco, Monsieur Fréderico Mayor. Plus tard une cérémonie du pardon sera organisée par le Président Mathieu Kérékou et un monument du repentir érigé à Ouidah.

En France, une loi reconnaissant l'esclavage comme un crime contre l'humanité a été votée le 11 mai 2001 sous l'instigation de la députée guyanaise à l'Assemblée française, Madame Christiane Taubira-Delanon à qui nous devons rendre un vibrant hommage.

Ces actes officiels de repentance constituent des avancées positives considérables dans les débats sur le phénomène de l'esclavage. Mais ils devront être suivis d'actes concrets susceptibles de soulager un tant soi peu les peuples qui ont souffert de ce crime.

Perspectives de nouveaux contacts entre le Bénin et les Amériques

Les populations actuelles d'Afrique et des Amériques sont proches les unes des autres tant par leur passé historique que par leurs cultures. Mais les éléments justifiant cette proximité sont souvent mal connus donnant lieu à des malentendus et querelles qui ne font que nuire à l'épanouissement des deux communautés.

Pour remédier à cette atmosphère de méfiance, il me paraît nécessaire qu'elles apprennent à mieux se connaître à travers de nouveaux types de contacts, des rencontres fraternelles et autres cadres d'échanges.

De mon point de vue, la nécessité de dissiper les malentendus découle des constats ci-après:

- L'esclavage a été pratiqué à son seul profit par la famille royale dont les descendants constituent l'élite africaine qui continue d'exploiter la population;
- les discours des politiciens sur l'esclavage sont truffés d'hypocrisie et de mensonge, parfois au sommet de l'Etat;
- les populations rurales d'où provenaient les esclaves sont pompeusement appelées "Bénin profond" pour ne pas dire "Bénin de la misère profonde", car elles continuent dans la souffrance créée par le départ des bras valides organisé au cours du commerce des esclaves.

La réaction convenable contre ces constats devrait être l'établissement d'une chaîne de fraternité à travers des séjours dans les localités jadis fournisseurs d'esclaves, et des manifestations culturelles communes comme le Salon du livre de la Guadeloupe. En suivant cette voie, nous pourrions relever le défi commun d'unité qui découle de notre passé commun.

Il importe donc que les discours théoriques soient de plus en plus suivis d'actes concrets de coopération culturelle et économique entre les descendants des anciens vendeurs d'esclaves et la diaspora africaine du Brésil, de Cuba, d'Haïti, des Etats-Unis, etc. Concernant la situation en Afrique, les esclaves retournés sur leur terre d'origine ont, au fil du temps, subi une parfaite intégration, de sorte que certains occupent aujourd'hui des postes de haut niveau dans l'administration de leur pays. Au Bénin, ils sont à l'origine d'un style architectural appelé "architecture afro-brésilienne" dont les témoins occupent une place importante dans le patrimoine culturel bâti des villes de Porto-Novo, Ouidah et Agoué.

Ainsi, dans l'ensemble, les discours et conduites empreintes de haine au sujet de la traite négrière ont entièrement disparu de la conscience collective africaine en général, celle du Bénin en particulier. On pourrait même aller plus loin en suivant le point de vue du musicien traditionnel Gbèzè d'Aklampka (au Bénin) qui suggère dans l'une de ses chansons: "Afrique, cesse de te lamenter sur ton sort et dis-toi que ceux qui t'ont maltraitée hier, sont maintenant revenus avec un mouchoir pour essuyer tes larmes". Puis Gbèzè ajoute: "Certes, il sera difficile d'oublier les cicatrices laissées par la traite négrière car, ce commerce entre les Blancs et l'Afrique l'a considérablement arriérée. Mais les voici revenus pour nous consoler, oublions alors ce passé douloureux car le secours qu'ils apportent aujourd'hui n'est pas des moins

dres”.

Conclusion

Il ressort de cette brève description du pouvoir royal et ses rouages que les relations entre Abomey et les Amériques à travers le commerce des esclaves sont une traduction des principes fondateurs du royaume que la plupart des rois se sont employés à défendre au détriment de paisibles populations que rien d'objectif au départ ne pouvait faire craindre un sort de prisonnier de guerre, puis d'esclaves. Créés pour des raisons purement économiques, ces liens ont acquis, grâce aux esclaves, une dimension culturelle considérable. C'est à travers cette dernière que se révèle aujourd'hui au monde l'identité commune aux Noirs d'Afrique et des Amériques.

Plus d'un siècle après ces relations maintes fois décriées et condamnées, il est souhaitable que le monde d'aujourd'hui évolue vers une dynamique de bilan dépassionné, en vue de relations plus constructives entre les populations meurtries d'avoir assisté impuissantes à la séparation pour toujours de leurs meilleurs fils, et fils et celles constituées aux Amériques à l'issue de ces exils forcés.

Il devra s'agir désormais de rencontres fraternelles, mais de véritables partenariats de développement, exempts de toute velléité d'exhibitionnisme ou de clientélisme politique. En clair, il urge que les Africains d'Amériques aillent à la rencontre de leurs frères des villages et campagnes du Bénin, et pourquoi pas de l'Afrique tout entière. A notre avis, c'est la meilleure manière de conjurer les rancoeurs et amertumes des frères devenus étrangers les uns aux autres, mais qui ont un passé commun et devront désormais avoir un avenir commun s'ils veulent revendiquer la même identité culturelle.

Références

AGBO, Casimir. *Histoire de Ouidah du XVI^{ème} au X^{ème} siècle*. Avignon: Ed. Presse de la maison Aubanel, 1955.

CARVALHO, José. La musique d'origine africaine au Brésil. In: *Afrique en Amérique Latine*. Liège: Unesco; Ed. G. Thone, 1984.

CRUZ, Clément da. Les apports culturels des noirs de la diaspora à l'Afrique. COLLOQUE LES APPORTS CULTURELS DES NOIRS DE LA DIASPORA A L'AFRIQUE, 21-25 mars 1983, Cotonou.

DAAVO, C. Zéphirin. Art de cour d'Abomey, d'hier à aujourd'hui. In: *Artistes d'Abomey*. Paris: Musée du Quai Branly, 2010. p. 97-104.

_____. Les immigrants africains et l'affirmation des

nouvelles identités culturelles. *Africae e Mediterraneo*, Italie, n° 67, p. 39-45, 2009.

DJITRINO, Damienne. Ouidah dans la traite esclavagiste: de la traite des esclaves à l'exportation de l'huile de palme. In: UGDO. *Almanach de Ouidah: les voies de la renaissance de Ouidah*. Caen: Ed. Kanta, 1985. p. 83-96.

HATIER. *La traite négrière: paroxysme et recul*. Paris, 1975.

HORAY, Pierre. *Vaudou rituels et possessions*. Paris: Ed. de l'auteur, 1976.

OLOGOUDOU, Emile. Le principe-origine dans les civilisations négro-africaines: le cas de Ouidah. In : UGDO. *Almanach de Ouidah: les voies de la renaissance de Ouidah*. Caen: Ed. Kanta, 1985. p. 31-46.

QUENUM, Maximilien. *Au Pays des Fons: us et coutumes du Dahomey*. Paris: Ed. Maisonneuve et Larose, 1983.

RETOUR des Brésiliens au Golfe du Bénin. *Etudes Daboméenne*, Porto-Novo, 1966.

SANTANA, Brago José. Les anciens esclaves brésiliens au Dahomey. *Etudes daboméennes*, Porto-Novo: IRAD, n. 17, 1970.

SERHAU-ORSTOM. *Ouidah et son patrimoine*. Paris-Cotonou, 1991.

SINO, Alain. *Le comptoir de Ouidah: une ville africaine singulière*. Paris: Ed. Karthala, 1995.

SMITH, Servais. *La danse masquée dans le département de l'Atlantique: le Cas du Burihan*. Mémoire inédit. Flash, UNB, 1990.

SOUZA, Norberto Francisco de. Contribution à l'histoire de la famille de Souza. *Etudes daboméennes*, Porto-Novo: Ifan, 1955. Tome XIII.

SOUZA, Rachida de. La danse de la mémoire: le burriyan. In: *Ouidah à travers ses fêtes et patrimoines familiaux*. Cotonou: Ed. du Flamboyant, 1995. p. 43-63.

SOUZA, Simonede. *La famille de Souza*. Cotonou: Ed. Bénin, 1992.

TURNER, J. Michael. *Les brésiliens - The impact of former brazilian slaves upon Dahomey*. PhD Thesis, Boston University, U.M.I., 1975.

VERGER, Pierre Fatumbi. *Dieux d'Afrique*. Paris: Ed. Revue Noire, 1995.

_____. *Flux et reflux de la traite négrière entre le Golfe du Bénin et Bahia de todos os Santos du XII^{ème} au XIII^{ème} siècle*. Réed. La Haye: Coll. Outre-Mer, Ed. Mouton, 1968.

_____. Les apports culturels dans la région du Golfe du Bénin des noirs de la diaspora. REUNION D'EXPERTS SUR "LES APPORTS CULTURELS DES NOIRS DE LA DIASPORA A L'AFRIQUE", 21-25 mars 1983, Cotonou.

